

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le cri de rage d'une génération

Louis Hamelin, *La Rage*, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 405 p. (collection « Littérature d'Amérique »)

Jacques Pelletier

Numéro 58, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38244ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (1990). Compte rendu de [Le cri de rage d'une génération / Louis Hamelin, *La Rage*, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 405 p. (collection « Littérature d'Amérique »)]. *Lettres québécoises*, (58), 14–16.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

ROMAN
Jacques Pelletier

Le cri de rage d'une génération

Quitte à paraître sombrer dans un

délire hyperbolique, j'affirme sans hésitation aucune qu'avec *La Rage*,

Louis Hamelin a écrit le plus extraordinaire roman à avoir été produit

depuis une décennie au moins,

depuis, tenez, *Maryse*, de Francine Noël, paru en 1982.

Oubliant leur prudence et leur sens des nuances habituels, mes collègues du *Devoir* et de *La Presse* ont vanté les remarquables qualités d'écriture de ce roman, véritable feu d'artifice, fête du langage qui ne peut qu'éblouir et ravir les lecteurs.

Si ce roman doit marquer notre entrée dans les années 1990, dans une fin de siècle qui s'avance ici sur un air d'apocalypse, c'est que, **en plus d'être un brillant exercice de style, il se**

présente comme un témoignage émouvant sur

l'actuelle génération perdue des 20-30 ans.

C'est en cela qu'il n'est pas sans parenté avec le roman de Francine Noël, autre portrait d'époque, celle des espoirs exacerbés des années 1960-1970 alors que l'Histoire (et les croyances qu'on pouvait y investir) avaient encore un sens. Ce qui n'est plus guère le cas en une période symbolisée par le monstre blanc, froid et impavide que constitue l'aéroport de Mirabel, cœur de l'univers fantasmagique qu'Édouard Malarmé (petit-fils de Stéphane? fasciné qu'il est, comme son aïeul par *Le Livre*), héros et narrateur du roman, entend soumettre à sa volonté.

Cet Édouard Malarmé, décrocheur dans la vingtaine, ex-étudiant en biologie et en agronomie, diplômé sans avenir et sans passé, fils abandonné à lui-même d'une famille éclatée des années 1970, n'ayant à sa dis-

position en effet que les mots, cette arme dérisoire, pour affronter le monde et ses menaces, ou plutôt pour s'en protéger en construisant un abri, un refuge où il voudra assumer sa solitude. Mais on ne s'éloigne pas du monde comme on veut et **Malarmé constatera**

à son corps défendant que la fuite est impossible,

même dans l'univers des mots, qu'on finit toujours, quoi qu'on en ait, par être rattrapé à quelque tournant.

Cette prise de conscience de l'existence comme débouchant sur une impasse, un cul-de-sac, Malarmé la partage avec trois autres jeunes gens: Johnny, un drop-out qui ne s'est même pas rendu à la fin du secondaire, un adolescent révolté qui trouve dans la moto un exutoire à sa rage de vivre, Bernard, un étudiant premier de classe, sorte de génie qui sombrera dans l'abîme de la folie alors que Johnny connaîtra son apothéose et sa fin dans un spectaculaire suicide commis au volant de sa moto; Christine, sœur de Johnny, amante désirée et poursuivie par Malarmé qui la possèdera un moment avant de la perdre définitivement, prisonnière qu'elle est d'un passé tragique, d'un destin portant condamnation, enraciné dans une petite enfance dévastée par le viol de son père, dont la marque demeurera à jamais indélébile. Malarmé, quant à lui, désespéré au terme d'une quête inlassable et vaine d'une famille, qu'il n'a pas connue chez lui, d'un amour que

n'ont pas su lui donner son père, vendeur de voitures, et sa mère, épouse délaissée, victime larmoyante d'un mari volage, et qu'il n'a pas réussi à trouver non plus ailleurs, Malarmé donc tiendra à venger ses amis en se transformant en terroriste: *fou de rage, il donnera*

l'assaut à la tour de contrôle de Mirabel dans l'espoir

de provoquer un grand «pinball céleste, le grand

pinball inter-galactique», «envolée des envolées», sur laquelle le roman se termine en lançant un clin d'œil à Réjean Ducharme.

Ce clin d'œil ne relève pas du hasard. L'univers de Malarmé — double de Hamelin qui projette en effet sur son héros des fragments de sa biographie, ce qui n'est somme toute que normal dans un premier roman — a plus d'un point commun avec celui de Ducharme: même valorisation du monde de l'enfance, même refus, même haine du monde adulte et de ses compromissions, même condamnation d'un univers social qui n'offre aucune perspective, aucun avenir digne d'intérêt à une jeunesse qui n'a le choix que d'adopter les normes dominantes, de se conformer ou de se retirer du monde, d'assumer la marginalité à laquelle elle est promise et condamnée.

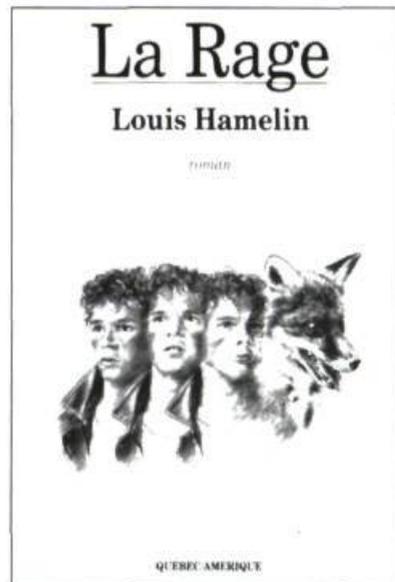
En cela, ce roman porte témoignage. En cela, il peut être tenu pour un cri rageur de cette partie de la jeune génération actuelle qui voit la société telle qu'elle est et qui n'arrive pas à s'en accommoder. L'expropriation qu'ont subie les citoyens de Sainte-Scolastique, cadre historique dans le prolongement duquel Hamelin situe l'intrigue du roman, peut être vue dans cette perspective comme une figure, une métaphore éloquente de la dépossession, de l'aliénation sociale et culturelle de la jeunesse des années 1980.

Pour servir ce projet, Hamelin dispose d'une arme extraordinaire: le pouvoir des mots dont son héros semble douter un moment lorsqu'il accepte de travailler à une recherche sur la rage sous la direction du coloré professeur Baderne (autre merveilleuse créature du romancier). Il écrit alors que les mots «s'éloignent lentement, implacablement, comme les gros Jumbo Jets éléphantiquement blancs et vides. Ils sont devenus un luxe» (p. 349). Mais il ajoute, et c'est à mon sens l'essentiel: «Pourtant, j'ai un goût amer d'invention dans la bouche. J'ai besoin de nommer ce qui me guette dans l'ombre. Nommer Nommer Nommer» (p. 349). Et c'est ce que le romancier — à défaut du héros qui, dans son action de kamikaze, commet un geste suicidaire — continuera à faire: cons-

truire un barrage de mots pour échapper à la coulée du temps et, si c'est possible, préserver ce qui reste d'espérance dans l'avenir.

Au niveau stylistique donc, la réussite de Hamelin est totale. Rarement, en effet, un nouveau romancier aura fait preuve ici d'une telle virtuosité, d'une telle maîtrise sur le plan de l'écriture. Je songe en particulier à ces morceaux de bravoure que constituent les éblouissantes et prestement enlevées descriptions de parties du pinball ou de billard. Je pense à l'habile juxtaposition, à l'audacieuse mise en parallèle des monologues de Johnny et d'Édouard lors d'une ballade en moto. Sans compter l'extraordinaire représentation de l'aéroport de Mirabel en pinball céleste, grand jeu illuminé trouant la peau sombre de la nuit. Bien sûr, à certains moments, l'auteur verse dans la facilité, sinon dans la complaisance, lorsqu'il entend, par exemple, nous en jeter plein la vue en recourant à certains mots rares du dictionnaire, histoire de montrer probablement qu'il possède un vocabulaire étendu. Mais ces facéties, un peu agaçantes, ne doivent pas faire perdre de vue l'essentiel, l'aisance avec laquelle les mots, loin de monopoliser l'attention, l'aiguillonnent au profit de la signification du roman: le dévoilement de la vérité profonde d'un monde dévasté par le règne du faux.

En terminant, je ne saurais trop inciter la jeunesse actuelle à lire ce roman, miroir dans lequel elle devrait se reconnaître et trouver peut-être matière à espérer en dépit de tout. Au roman, il faut souhaiter les nombreux lecteurs qu'il mérite et qu'il aurait sans doute déjà si le public lecteur d'ici entretenait à l'endroit de la production locale les mêmes préjugés favorables, comme on dit, qui l'animent face à la production étrangère. Pour avoir lu et aimé *Le Livre brisé* de Doubrovsky, par exemple, reconnu à juste titre comme une grande réussite sur le plan de l'écriture, je ne me généralise pas pour affirmer que *La Rage*, sur ce plan-là, n'a rien à lui envier. Alors, aux lecteurs de bonne volonté, je ne saurais trop recommander de consentir un petit effort et d'entreprendre la lecture de ce récit, étant convaincu qu'ils ne voudront pas l'interrompre avant d'en avoir vu et lu la fin. Et, pour ma part, j'ai bien hâte de pouvoir lire le prochain roman de ce jeune écrivain pourri de talent, comme aurait dit ma mère. **Lq**

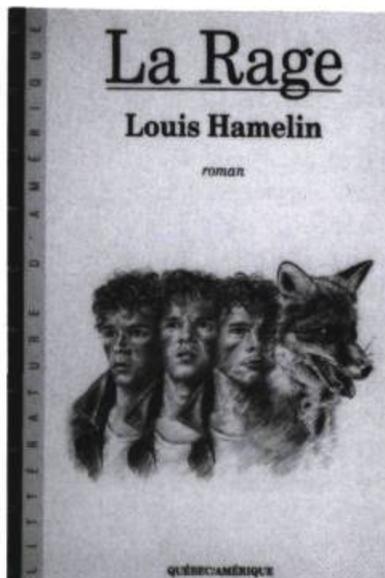


LOUIS HAMELIN



La Rage

PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 1990



LA CRITIQUE CRIE AU GÉNIE!

"L'entreprise de M. Hamelin est neuve, elle est pour l'instant unique. Elle donne à rêver. Un écrivain aussi immense que Jacques Ferron et Victor-Lévy Beaulieu, et qui ne leur doit rien."

RÉGINALD MARTEL - LA PRESSE

"Un roman choc d'une rare audace"

GUY CLOUTIER - LE SOLEIL

"Un roman génial"

JEAN-ROCH BOIVIN - LE DEVOIR

"Un livre troublant, déroutant, superbe"

CHRISTIANE LAFORGE - LE QUOTIDIEN

"Un vocabulaire riche et parfaitement maîtrisé, une écriture extrêmement brillante, pleine sans être lourde, vive sans légèreté"

MARIE-CLAUDE FORTIN - VOIR

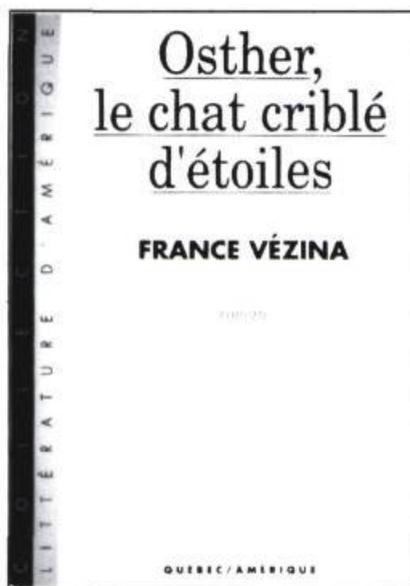
"L'écrivain des années 90"

VALLIER LAPIERRE - JOURNAL LES AFFAIRES

FRANCE VÉZINA



Osther, le chat criblé d'étoiles



Quelle histoire! (...) une histoire qu'on dévore (...) l'écriture de Mme France Vézina a du rythme, du souffle, du nerf.

RÉGINALD MARTEL - LA PRESSE

Le rythme de l'écriture prend le lecteur à bras-le-corps (...) France Vézina entre par la grande porte dans la demeure fort restreinte des vrais romanciers québécois qui savent raconter une histoire et bousculer nos "forts" intérieurs.

GUY FERLAND - LE DEVOIR

(...) de ces romans qui vous brûlent les paumes. (...) on le lit d'un trait, trop vite, pour avoir le plaisir de le lire une deuxième fois. (...) une écriture dont la charge d'émotion force l'admiration.

MARIE-CLAUDE FORTIN - VOIR

Osther, le chat criblé d'étoiles (...) un livre rare.

GUY CLOUTIER - LE SOLEIL

(...) une seule réaction possible: l'éblouissement.

EN TOUTES LETTRES - RADIO-CANADA